

Deux façons de mal lire

Chacun des deux mauvais lecteurs, dont nous allons décrire le comportement, nouent avec l'acte de lire un malentendu particulier mais fatal. Le premier, tout entier engagé dans une besogne aride mais exigeante de juste prononciation, n'a pas même la force de découvrir un sens global derrière le bruit des mots. Le second prend appui sur quelques mots-tremplins et « bricole » des scénarios inspirés de sa vie quotidienne ou de fictions télévisuelles. Ni l'un ni l'autre n'ont eu la chance de comprendre ce que lire veut dire ; et, lorsque l'on ne sait pas ce que lire veut dire, la lecture devient alors une activité sans objet.

Au cours d'une recherche sur les comportements de lecture de jeunes adultes en difficulté, nous recevions individuellement des jeunes gens de 18 à 20 ans à la caserne de Vincennes et leur propositions de lire un texte simple et court :

La porte s'ouvrit brutalement. Un jeune homme entra. Grand, ses cheveux blonds taillés en une brosse courte lui donnaient un air martial. Il pointait son regard bleu droit devant lui, un bon mètre au-dessus de moi qui me trouvais assis derrière un petit bureau métallique.

« Tarlé Gabriel » annonça-t-il d'une traite comme on se débarrasse d'une leçon difficilement apprise. Il se planta devant le bureau dans une sorte de garde-à-vous qu'il devait penser de circonstance. Moi qui n'avais pas fait mon service militaire, je ne pus résister à l'envie de lui dire « Repos ! » avant d'éclater de rire et de lui expliquer que je n'avais rien à voir avec la hiérarchie militaire. Cela eut l'air de le décevoir. Je l'invitai à s'asseoir et lui tendis un petit texte ; je lui demandai de le lire afin qu'ensuite il puisse me dire ce qu'il en avait compris. Il se pencha en avant, les deux mains posées à plat de part et d'autre de la feuille, dans la position d'un haltérophile s'apprêtant à soulever une lourde barre. Le visage contracté par l'effort, il commença : « Le... les tr... tro... trois ». Il me jeta un coup d'œil furtif pour quêter mon approbation puis chercha désespérément l'endroit du texte où il devait reprendre. « Co...com... (il murmure « c'est ça : com ») pa... » Là, il buta, dérouteré par le « gn ». Je lui soufflai : « Compagnons », c'est « compagnons » qu'il y a écrit ». - Ah oui, oui ; c'est « -gnon ». Il sauta le mot suivant « marchaient » et reprit : « Dans... le... sa...sable ». Une lueur dans son regard indiqua qu'il avait reconnu le mot « sable ».

Il poursuivit ainsi sa marche trébuchante et courageuse pendant de longues minutes. Il n'était pas décidé à jeter l'éponge. Syllabe après syllabe, mot après mot, il avançait à tâtons

en ne voyant jamais plus loin que le bout du segment. De loin en loin, il reconnaissait un mot qu'il répétait plusieurs fois avec satisfaction, comme lorsqu'on reconnaît un visage connu dans une foule anonyme. C'était un combat vain mais héroïque ; d'autant plus héroïque qu'il ne promettait aucune issue heureuse, aucune issue du tout. Le sens ne serait pas au bout de l'effort, mais la tâche était exécutée en conscience avec le souci de prononcer juste, de produire les « bons bruits ». Labeur sans objet final, mais labeur respectable dans son morcellement, dans sa successivité, dans son opiniâtreté. Je le laissai donc poursuivre jusqu'à la fin ; le dernier mot du texte était « espérance » ; il le prononça sans émotion particulière, dans un ultime égrènement syllabique. Il leva les yeux et pour la première fois me regarda en face ; il était allé au bout ; il avait relevé le défi de grignoter, morceau par morceau, ce texte long de dix bonnes lignes et il n'était pas mécontent du travail accompli.

.....

Vers la fin de l'après-midi, la porte s'ouvrit doucement ; une tête brune passa par l'entrebâillement et une voix hésitante demanda si c'était bien là le bureau pour les illettrés. Je me dis que, décidément, le service d'accueil faisait bien mal son travail et je me promis d'aller leur dire deux mots. J'invitai le jeune homme à entrer, à s'asseoir et lui proposai un texte qui était présenté sous forme d'un article de journal. C'était un fait divers qui racontait l'histoire d'un jeune homme, employé dans une pharmacie, qui avait une passion pour les soucoupes volantes. Il en construisait une en fil de fer et en prenait une photo. Mais, au laboratoire auquel il confia sa pellicule, un employé indélicat donna la photo aux journaux et, le lendemain, la presse locale titrait : « Une soucoupe volante atterrit dans notre ville ».

J'invitai donc le jeune homme à lire le petit texte afin qu'on en parlât ensuite ensemble. Pas un bruit, pas un murmure, pas le moindre son ; bouche close, il parcourait du regard le texte posé devant lui. Cela dura un peu plus d'une minute, puis il releva la tête et attendit. Je lui demandai : « Alors, il parle de quoi cet article ? »

Un petit instant de silence comme pour bien rassembler ses pensées, et : « Voilà, ça se passe dans une pharmacie ; il y a un type qui rentre et qui demande des produits. Le pharmacien, il veut rien savoir ; alors il appelle la police... »

Mon air stupéfait le fit s'interrompre :

« C'est pas bon ? C'est pas ça ? »

Eh bien, non ! ça n'est pas tout à fait ce que raconte le journal.

Bon, bon, je me suis trompé. Alors, c'est l'histoire du type qui rentre dans le laboratoire pour voler des photos, des documents secrets, quoi. Et puis les autres, ils veulent les avoir, alors ils le tuent et il y a son nom dans le journal. »

Il se tut et me regarda d'un air satisfait. Il semblait sûr de son coup. Celle-là, c'était la bonne histoire ; il y avait mis le laboratoire, les photos, le journal, il ne pouvait pas s'être trompé...

« Alors, ça va là ? », me demanda-t-il, un peu anxieux. « C'est un peu mieux », me forçai-je à dire, sachant pourtant qu'en matière de lecture il n'y a pas de mieux, il n'y a que du juste.

Il se leva et sortit trouvant sans doute que j'étais décidément bien difficile à contenter. Il est resté dans ma mémoire le « bricoleur de sens » s'opposant au « faiseur de bruit » qu'avait été mon « client » du matin.

Plus de la moitié des jeunes gens que nous avons testés, après un parcours scolaire de 12 ans au moins, étaient ainsi dans l'incapacité de respecter le texte et son auteur. Ils savaient certes qu'à l'injonction de lire, il convenait de répondre en racontant quelque chose, mais l'histoire qu'ils inventaient était affranchie de tout devoir par rapport au texte. Le texte n'était pour eux qu'un prétexte à imaginer, nullement la source obligée du sens. Lorsqu'on examina de plus près les fictions proposées, on se rendit compte que la plupart étaient nées de la reconnaissance d'un ou deux mots du texte. Nous sommes ainsi passés d'un temps où les difficultés de lecture se manifestaient par un déchiffrage laborieux à un temps où les jeunes illettrés mettent le texte de côté, jettent l'auteur aux oubliettes pour affirmer la toute puissance de leur imagination. Les déchiffreurs posaient un problème qu'une pédagogie adaptée pouvait corriger ; les inventeurs de sens nouent avec l'écrit un malentendu infiniment plus grave : un homme, une femme a écrit un texte ; il ou elle y a mis ses espoirs de se prolonger par la transmission ; cet appel, par incompetence ou désinvolture, non seulement ils n'y répondent pas, mais ils ne l'entendent même pas. Ces jeunes lisent mal, mais surtout ils ne savent pas ce que lire veut dire

L'école laïque, parce qu'elle est laïque, doit apprendre à établir un juste équilibre entre les deux exigences de la lecture : équilibre entre les légitimes ambitions d'interprétation personnelle et prise en compte respectueuse des conventions du texte. Tout déséquilibre pervertit gravement la probité de l'acte de lire. Car lorsque le respect dû au texte se change en servilité craintive, au point que la compréhension même devient offense, s'ouvre le risque de n'oser donner à ce texte qu'une existence sonore en se gardant d'en découvrir et d'en construire le sens car toute construction du sens deviendrait sacrilège. Le lecteur considère alors que le statut du texte le met hors d'atteinte de son intelligence et de sa sensibilité et il renonce à exercer son juste droit d'exégèse et de réfutation. Il pourra se livrer pieds et poings liés à la merci d'intermédiaires peu scrupuleux qui prétendront détenir la clé d'un sens que l'on devra recevoir avec infiniment de crainte et de déférence. Lorsque l'on assiste à certaines « leçons » dans certaines écoles coraniques ou talmudiques, on se rend compte à quel point le

sens est confisqué par le « maître », à quel point la construction du sens est interdite aux élèves. La mémorisation du seul bruit des mots prend systématiquement le pas sur l'effort personnel du sens. Lorsque les textes sont mis hors du jeu de la compréhension, ils peuvent alors servir les manipulations les plus dangereuses, justifier les actes les plus odieux, légitimer les traditions les plus inacceptables.

Mais lorsqu'au contraire, le texte n'est qu'un tremplin commode pour une imagination débridée, lorsque sont négligées par désinvolture ou incompetence les directives qu'il impose, on rend alors ce texte orphelin de son auteur ; on en trahit la mémoire ; on efface la trace qu'il a voulu laisser ; on rompt la chaîne de la transmission en bafouant l'espoir de l'auteur d'être compris au plus juste de ses propres intentions mais aussi au plus profond de l'âme de son lecteur. Habités à « parier » sur l'identité des mots en se fondant sur de fragiles indices contextuels, invités à imaginer une histoire en prenant un appui précaire sur des images ou des intuitions, bien des élèves ont ainsi développé un comportement de lecture où l'imprécision le dispute à la désinvolture. Ils sont venus au terme de leur scolarisation former des cohortes *d'illettrés d'un nouveau type*. Ces « inventeurs » de sens, incapables de saisir avec rigueur les indices lexicaux et syntaxiques qui font la singularité d'un texte, sont venus concurrencer les déchiffreurs malhabiles que nous connaissions. A-t-on gagné au change ?